
[Dossier de presse]

espace**culture**

présente

COLORS OF THE LIGHT

Rashid AbdelHamid

[objets, design mobilier]



détail © Rashid AbdelHamid

espace**culture** du 14 décembre 2004 au 3 janvier 2005
vernissage le mardi 14 décembre 2004 à 18 heures

COLORS OF THE LIGHT
Rachid AbdelHamid
[objets, design mobilier]

espace **culture** du 14 décembre 2004 au 3 janvier 2005

vernissage le mardi 14 décembre 2004 à 18 heures

Architecte - designer, Rashid AbdelHamid est tout à la fois initiateur et acteur opératif du **Village des Arts et Traditions** et de l'**Hôtel Al Deira** de Gaza dont il est l'architecte et le designer. Il est également l'architecte d'intérieur de l'**American Colony Hôtel** de Jérusalem.

Depuis 2004, avec 2 autres architectes Zakareya ElHayek et Rashid AlRusi, il a fondé l'agence **Zawaya Design**, collectif dont le principal objet est de participer au développement de la qualité de vie des palestiniens par une architecture publique [Cour Suprême de Gaza, Quartier Général de l'ONU, Bureaux de la Compagnie des Télécommunications Palestinienne, etc.] et privée [villas individuelles, Librairie du CCF de Gaza, restaurants, hôtels] originale où la tradition sous-tend les partis pris technologiques.



© Rashid AbdelHamid

Aujourd'hui, il nous fait partager sa vision d'un certain art de vivre en Palestine en nous donnant à voir une sélection de sa collection "Design from Palestine" pour laquelle il a été sélectionné à la Biennale Internationale de Design 2004 [Saint Etienne 6-14 novembre 2004] et qu'il a réalisée en collaboration avec une équipe de jeunes architectes, artistes et artisans palestiniens.

Du lampadaire à la théière en passant par les sièges, Rashid AbdelHamid sait admirablement nous emmener vers un pays dont on ignore habituellement cette facette.

*Palestine, Yougoslavie, Algérie, Italie, France puis Gaza.
Qui se cache derrière cette litanie de pays, de territoires ?*

Rachid Abdelhamid, né à Alger en 1969 d'une mère yougoslave de Belgrade et d'un père palestinien, expulsé de Safed en 1948 qui se sont installés tout deux en Algérie en 1964 pour participer à la construction du nouvel état indépendant. Après un bac français obtenu au lycée français d'Alger, Rachid choisit l'Italie pour son cursus d'architecture, avant de passer trois ans en France à Grenoble pour se spécialiser en architecture traditionnelle faite de terre crue. Depuis 1996, Rachid vit et travaille à Gaza [Palestine].

*Quel peut être le point commun à toutes ces étapes qui constituent ce grand voyage parcouru depuis l'enfance ?
La Méditerranée.*

*Celle des origines, l'union entre une méditerranéenne du nord et un méditerranéen du sud.
Celle du pays d'accueil, l'Algérie.
Celle des pays de savoir, l'Italie et la France.
Celle enfin du choix d'adulte, Gaza.*

La Méditerranée travaille chez Rachid Abdelhamid et finalement joue le rôle fondamental de trait d'union de cet arabo-européen, de ce palestino-yougoslave. Les deux tout à la fois pour n'être qu'un.

On ne comprend pas Rachid sans ce creuset, en dehors de cette fusion intrinsèque entre les deux rives de la Méditerranée. Il est d'ici sans être de nulle part, une identité maritime sans bateau, un homme des rives guettant l'horizon.

Outre ses identités territoriales, Rachid est issu d'un combat mené par ses parents, fondamentalement anticolonialistes, qui ont eu pour souci de participer à l'aventure de l'Algérie indépendante. Depuis l'enfance, Rachid sait ce que veut dire non pas le patriotisme mais l'idéalisme du bonheur pour tous y compris avec ses dérives, ses failles et ses échecs. En tout cas, l'Autre figure parmi ses priorités, il restera à trouver à l'homme les formes de son combat.

A quoi un enfant et un adolescent qui connaît la mythologie familiale (y compris dans sa dimension douloureuse, la séparation, l'exil...) qui sait que s'il se sent chez lui à Alger, cette ville n'est pas complètement lui, à quoi donc peut-il se raccrocher ? Aux objets qu'il fabrique très petit, comme le Petit poucet qui devait faire trace pour retrouver sa route. Cela l'ancre au réel comme les visites incessantes qu'il fait au bureau d'étude de sa tante architecte et dont il sent encore l'odeur des marqueurs... Chacun sa madeleine. Chacun son moment où l'on bascule, où l'on choisit même inconsciemment.

Son bac en poche, Rachid part donc pour Florence. L'Italie éternelle semble l'endroit idéal pour apprendre l'architecture et apaiser sa soif de design, de mode, de modernité. Il va à Milan, Turin, Rome à la rencontre des plus grands designers, à la recherche des objets. Bref comme tant d'autres artistes avant lui, il accomplit son voyage en Italie... Pourtant en déambulant dans les rues bordées de palazzi des Médicis. Il se souvient avec émotion de son premier choc architectural : Ghardaïa dans le désert d'Algérie, une cité construite en terre, spontanée et primitive. La fusion toujours... D'ailleurs il dit « j'ai donc été nourri par la dualité entre d'une part la beauté perdue dans le monde arabo-islamique à la fois héritage des splendeurs passées et côté brut et sincère et d'autre part, la beauté occidentale faite de modernité et de recherche permanente de nouvelles formes et matériaux ». Une petite frustration demeure, les études sont trop théoriques et Rachid veut construire de ces mains. Il entend parler de CRATERRE (centre de recherche en architecture de la terre) à Grenoble. Il va y passer trois ans, nouvelle étape de son voyage.

En arrivant au centre, il est tout de suite séduit par l'aspect très pratique de ces techniques traditionnelles de construction. On lui apprend à construire de ses propres mains « un processus que je pouvais enfin contrôler du début à la fin » dit-il. Il peut à loisir étudier les secrets de l'architecture traditionnelle des arcs, des coupoles et des voûtes qu'il avait tant admirés à Ghardaïa. Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place. D'ailleurs au cours de cette période, il met en pratique tout cela à Cavaillon où il travaille avec une association pour l'insertion des sans domiciles fixes. Ceux-ci sont encadrés pour construire eux-mêmes leurs propres logements avec des matériaux locaux. Le projet débouche donc sur la naissance d'un véritable village avec logements individuels et bâtiments collectifs... Expérience déterminante qui mêle l'engagement social à l'exigence esthétique. C'est décidé, nous sommes en 1996, comme ses parents en leur temps pour l'Algérie, Rachid partira avec sa femme, franco-algérienne, pour Gaza, reconstruire un pays qu'il n'a jamais connu que par les narrations de son père et vu par ses yeux. Un grand retour vers un endroit qu'il ne connaît pourtant pas. A cette époque, un peu de 1948 semblait disparaître, à cette époque...



KUFI © Rashid AbdelHamid

Gaza, la Méditerranée, un camp de réfugié à ciel ouvert, mais un pays à venir doté d'une solide bourgeoisie entrepreneuriale décidée à prendre sa destinée et celle du peuple en main. Le puzzle est recomposé et tout de suite Rachid sent dans cette ville côtière à l'architecture chaotique qu'ici il va pouvoir faire trace de tout ce long parcours qui va en quelque sorte prendre racine dans cette terre-là. Le petit Poucet a trouvé son port, fasciné par l'énergie de cette ville pluri-millénaire, aux artisans si fins. Pourtant cette ville au patrimoine si riche se trouve en danger, défigurée par une architecture

soi disant moderne qui tourne le dos au passé, les projets architecturaux qui modifient la structure de la ville lui semblent contre-nature. Par ailleurs, il découvre la réalité des camps qui jouxtent la ville de Gaza : océan de tôle et de parpaing, des rues étroites et mal aérée. Evidemment le projet de Cavaillon lui revient à l'esprit, pourtant tout le monde reste sceptique devant ce matériau pauvre qu'est la terre, tout le monde lui rie au nez. Aussi décide-t-il de patienter et de convaincre par l'exemple. Il commence par rencontrer tous les artisans locaux (ferronniers, tisserands, potiers, menuisiers) afin de revivifier les traditions tout en recensant les objets traditionnels du quotidien. Ce faisant avec les potiers, il étudie la qualité de la terre de Gaza et note que l'on peut l'utiliser pour des constructions.

Avec l'appui de la municipalité de Gaza et un financement du PNUD (Agence de développement des Nations Unies), il se lance avec sa femme dans le projet d'un village de l'art et de l'artisanat qu'il conçoit selon les techniques traditionnelles. Plusieurs objectifs sont visés : combiner des ateliers d'artisans avec une galerie d'art contemporain afin de fusionner l'ancien et le moderne, démontrer qu'il est possible de construire avec du matériau non noble un lieu élégant, raffiné et d'exception, démontrer qu'il existe une alternative enracinée dans la culture arabe et musulmane à cette architecture insipide et neutre issue de la mondialisation. Pari réussi, le village inauguré en 1998 est encore aujourd'hui la seule galerie d'art de la ville doublée d'échoppes où les visiteurs peuvent acheter l'artisanat local. On retrouve les grandes constantes du travail de Rachid : le développement durable, le souci social d'insérer l'architecture dans un environnement économique et social et ne rien renier aux critères esthétiques, bref l'architecture de Rachid Abdelhamid est une architecture politique au sens noble du terme. Cette première trace est la première étape d'une reconquête de l'opinion vis-à-vis de l'architecture traditionnelle, une sorte de rééducation au bon goût et au beau



MEEM © Rashid AbdelHamid

A la même époque, Rachid peut enfin donner libre cours à sa passion des objets car s'il a fait des études d'architecture, il est toujours resté très attaché aux objets et son recensement des objets gaziotes a perpétué cela. Le prestigieux hôtel de Jérusalem-est, l'American Colony (Relais & Chateaux) lui passe commande pour décorer un étage de l'hôtel : pour cette ligne, il s'inspire du mobilier local traditionnel tout en modernisant les formes. Ne cesse de trotter dans sa tête un air de revanche : Gaza, connu aujourd'hui pour sa misère, peut de nouveau produire de belles choses. L'engagement toujours.

Pourtant, malgré ces premiers succès, Rachid doit toujours convaincre. La ville, à ce moment-là (1999), bruit des développements consécutifs des accords d'Oslo qui, s'ils amènent leur lot de désillusions, ont permis cependant une croissance économique. Cependant, la ville manque d'endroit agréable où il fait bon se tenir entre amis tout en sirotant des jus frais ou en mangeant et bien sûr en fumant la chicha. Germe alors l'idée de construire un hôtel-restaurant qui fasse trace dans la géographie et l'histoire de la ville. Ce projet c'est son projet où tout va fusionner. Tout d'abord, la priorité est de trouver un emplacement ; c'est tout naturellement que Rachid va choisir d'implanter son bâtiment au bord de cette mer si essentielle pour lui : la Méditerranée. Il nomme son hôtel Al Deira (la vieille ville) en hommage à Gahrdaia. Le principe en est simple : rien ne sera importé, la moindre pièce de l'hôtel viendra de Gaza et quelques éléments de décor de Palestine (Hébron connu pour ses verres). L'hôtel symbolise une quête de modernité tout en revalorisant les formes architecturales traditionnelles. Peu à peu s'élève sur la côte de Gaza, un bâtiment aux formes arabo-musulmane (arcs, coupoles et voûtes) qui joue sur les volumes (patio et grande terrasse, grande salles de restaurants voûtée et à pilier avec briques apparentes) et sur les couleurs : le rouge de la terre (Gaza se pare à chaque coucher de soleil de ce rouge là ; rouge aussi de la terre qui a saigné ; rouge l'étendard des luttes ; rouge la passion...). Alors comme un message jeté à la mer, l'hôtel Al Deira est une image de la beauté recouvrée de Gaza. Depuis son ouverture en mai 2000, le lieu ne désemplit pas et est une référence dans la ville. Les étrangers s'y précipitent mais bien mieux le pari de Rachid est remporté, plus personne ne rie de Rachid Et-Tina (rachid la terre comme on le surnommait au début). C'est un lieu de référence qui a sauvé un patrimoine architectural et de décoration qui semblait voué à disparaître. En ce sens, dans ce projet, Rachid a donné une trace à sa culture de fusion. Bien mieux il a lutté contre l'oubli et en marquant de son empreinte la ville, il a remédié à l'absence cau-

sée par l'exil. Il faudrait désormais penser des projets plus vastes pour les réfugiés et le travail serait alors abouti : l'esthète, l'engagé et le résistant ne ferait plus qu'un.

Cependant malgré ce succès, Rachid a dérivé un peu et se revendique désormais plus comme designer car l'objet-petit-caillou-posé-au-bord-du-chemin fait toujours plus sens pour lui. Cela le pousse à fonder en 2002 un bureau d'études et de design « Zawaya design ». Le bureau prend en charge un certain nombre de projets institutionnels (comme la rénovation des bureaux du PNUD, de la compagnie de télécommunications palestinienne Paltel ou des centres étrangers avec la médiathèque du centre culturel français et le projet de réhabilitation du British Council) et privés (de plus en plus de particuliers confient leur villa à l'agence preuve que désormais Rachid s'est fait un nom). Mais Rachid veut aller plus loin pour rendre hommage à ces cultures qui l'imbibent : l'élégance du design européen et la beauté des objets arabo-musulmans. Il décide alors d'un projet qui se propose de remédier au manque d'originalité du design palestinien et gazouï en particulier en réunissant des jeunes artistes et des jeunes architectes de Gaza, autour de lui, afin de créer et produire un style palestinien original de meubles et d'objet de décoration à partir du savoir-faire traditionnel et des matériaux locaux. Ce qui est intéressant ici c'est qu'il joue sur la tradition c'est-à-dire sur ce que chacun connaît car cela imprègne le quotidien afin de découvrir en quoi ces objets du quotidien sont modernes et peuvent être remis en perspective d'avenir. Le but est aussi de démontrer que Gaza possède un patrimoine très riche et très varié loin des stéréotypes que l'on assigne à cette Bande... La modernité des objets leur redonne leur valeur perdue.

En travaillant, tant sur les luminaires que sur les meubles que sur les tapis, Rachid cherche des matériaux originaux (éponge locale et savon de Naplouse pour une lampe basse très originale). Eclatent aussi les couleurs de l'arc en ciel mais traité parfois en monochrome (rouge-bleu-vert et jaune) qui donne une impression de joie et de bonne humeur qui ne sont pas vraiment les qualificatifs qu'on entend ou attend pour Gaza. Comme il le dit lui-même « dans le titre de la collection, Design from Palestine, on retrouve la dualité : design synonyme de modernité, de créativité, de beauté et Palestine synonyme de misère, de guerre, de vide culturel. J'ai donc voulu associer les deux mots pour prouver encore une fois que la Palestine pouvait être aussi un endroit où l'on peut produire des objets universels ». Ce qui est fédérateur dans le projet c'est le concept de convivialité (décliné autour du café). Là encore c'est à rebrousse-poil de ce que l'on attend, pourtant une grande sérénité se dégage de cette ligne de design et permet de retrouver ce qui fait le charme de cette culture arabe à laquelle nous sommes attachés mais dont la production contemporaine palestinienne orientée par la violence nous prive pourtant. Aussi dans les œuvres de Rachid, on retrouve cette sérénité et d'une façon originale et contemporaine se trouve restituée cette atmosphère de "gemutlichkeit" à l'arabe...



SABBAB © Rashid AbdelHamid

Ainsi, sérénité + couleurs + élégance. On peut créer, pour qualifier le travail de Rachid, un concept : l'ARABO-ZEN.

Aujourd'hui Rachid est fasciné par le Kitsch qui caractérise la plupart des intérieurs du monde arabe. Un nouveau champ s'ouvre à lui... A suivre.

Luc Briard

Directeur du Centre Culturel Français de Gaza